

BRETAGNE ET IRLANDE

Il ne saurait être question d'étudier ici tous les liens qui ont pu exister depuis des siècles entre ces deux communautés d'origine celtique, à l'histoire si différente, dont nous pouvons citer cependant quelques traits communs :

- parenté linguistique bien connue des langues celtiques, même si la branche goidélique qui a donné l'irlandais, le gaélique d'Écosse et le manxois diffère assez notablement du brittonique dont sont issus le gallois, le cornique et le breton (plus proche du celtique continental, dont gaulois); de nombreux traits grammaticaux restent communs, ainsi qu'un fond lexical assez important (quelques centaines de termes, selon Eámon O' Ciosáin: scél > scéal [sgial] le seul genre littéraire des textes anciens & breton kel(ou) "nouvelle", ou tùatha [tuWhW] dans Tùatha Dé Dánann, "Tribus de la déesse Dana & le breton tud - gens et parenté au sens large etc... à côté de plusieurs milliers dans le cas du gallois¹)
- civilisation celtique commune jusqu'à la christianisation, d'après les sources anciennes, souvent irlandaises justement (exemple du druidisme, bien étudié par Ch. J. Guyonvarc'h²) à partir des textes des grands auteurs classiques, grecs et latins, mais aussi surtout de la littérature mythologique de l'irlandais ancien - des centaines de textes -, la mythologie galloise, du Mabinogion et des textes arthuriens étant plus médiévale, alors que notre Bretagne armoricaine ne conserve qu'une forte tradition toute orale de légendes, gwerziou..., et contes, dont nous verrons les rapports avec la tradition galloise et même la mythologie épique ou héroïque d'Irlande)
- importance de l'apport irlandais lors de la "migration bretonne" (c. V^e siècle), avec nombre de "saints bretons"³) d'origine irlandaise, attestée ou mythique (ex. Brandan, Briag, Cadoc, Maodez, Peran, Ronan, Sane, Segal, Sezni... / 700 "saints" - B.T.- ou 800 "saints bretons" - Merdrignac)
- circulation des clercs et des manuscrits (y compris l'art pictural du Book of Kells) entre l'Irlande et le continent, dont la Bretagne, caractéristique d'un monachisme celtique durant tout le haut Moyen-Âge⁴), et rapports divers dans le cadre de cette "christianitude" (selon Michel Lagrée) que furent la Bretagne et l'Irlande durant l'époque médiévale;
- contacts épisodiques, en particulier dans le cadre des guerres "franco-anglaises", entre Bretons et Irlandais (ainsi dans la gwerz du siège de Guingamp⁵), dont on connaît plusieurs versions du XIX^e traitant d'un fait du XV^e siècle, note parmi les assiégeants: "war ar blomenn an Irlanted"...)
- arrivée d'émigrés irlandais catholiques en Bretagne, comme en France et sur le continent dans la période "moderne" qui fut celle de la conquête et d'une véritable colonisation de l'île (départ de 30 000 soldats irlandais après 1652, suite à leur défaite face à Cromwell, et création d'une "Brigade Irlandaise" en France en 1692...), fuyant les persécutions anglaises et protestantes (les fameuses "oies blanches"⁶); plus rarement de Bretons protestants émigrant vers les Îles Britanniques (dont l'Irlande - cf. plus loin)

...

Mais nous nous en tiendrons plus précisément au cadre de la période contemporaine (XIX^e - XX^e), particulièrement de la fin du XIX^e à nos jours, tout en faisant diverses références à des périodes plus anciennes, notamment au niveau culturel.

AU XIX^e SIÈCLE

La Bretagne du XIX^e siècle, entre Chouannerie... et intégration douloureuse à la République à partir des années 1870, éprouve certes de la sympathie pour l'Irlande de cette époque, ce pays catholique que l'on sait opprimé de la pire façon (d'après divers témoignages d'érudits, d'historiens, des revues savantes ou catholiques, etc...), d'autant que la Bretagne "ancienne" est elle-même paysanne ou rurale dans sa grande majorité et que la question irlandaise sera longtemps considérée à juste titre comme un problème agraire, mais aussi terre catholique bien sûr dans une France globalement "radicale", et enfin que toutes deux se trouvent bien à la périphérie des nouveaux États-nations anglais comme français en passe de devenir des empires - coloniaux qui plus est...

Mais la Bretagne est elle-même tout à son intégration dans le nouveau cadre national (révolutionnaire, bourgeois, puis républicain), alors que l'Irlande, encore simple région du Royaume-Uni, connaît une période de difficultés multiples (famine, émigration, assimilation, brutal recul de la langue culture gaéliques...), ponctuées de révoltes et de luttes politiques.

Or les prémisses du "mouvement breton" sont le celtisme (qui remonte à la "celtomanie" de la fin du XVIII^e siècle), le bardisme littéraire, puis le "bretonisme" historique. Voyons quels sont leurs rapports avec l'Irlande.

Le "celtisme" (Académie Celtique 1805, autour d'érudits comme Le Gonidec, réformateur de la langue littéraire, mais aussi inspirateur des frères Grimm en Allemagne, pour leur collectage du conte populaire, ou Cambry dont le Voyage dans le Finistère est considéré comme l'ancêtre de l'ethnographie en Bretagne), tout comme le "bardisme" (autour de la figure de Hersart de la Villemarqué, auteur du Barzaz Breiz 1836), de même que le "bretonisme" (école des érudits et historiens tels Arthur de La Borderie) restent l'affaire de notables "blancs" traditionnels, voire le plus souvent de nobles ou d'ecclésiastiques, tous globalement conservateurs et même réactionnaires politiquement, dont l'objectif est bien de conserver les traditions bretonnes (culture, langue et foi - le fameux Feiz ha Breiz - Foi et Bretagne - qui domine tout le XIX^e siècle breton), en réaction contre les nouvelles valeurs "universalistes" issues de la Révolution française. "Rempart contre les idées nouvelles", tel est l'analyse que font ensemble de La Villemarqué et Mgr Graveran, évêque de Quimper et Léon, par exemple, dans la première moitié du XIX^e siècle. L'Irlande ne saurait donc pour eux constituer un modèle, car elle est triplement suspecte à leurs yeux, selon cette analyse de l'écrivain bretonnant Y. Olier7):

- . les diverses manifestations politiques des Irlandais s'inspirent des principes de la Révolution française (ainsi les mouvements de Wolfe Tone, ou de Robert Emmett...), ceux-là mêmes que combattent les tenants de la Bretagne ancienne et catholique pour qui la référence principale reste la Chouannerie (cf. débarquement de Quiberon - même en 1995...) et l'opposition à la République issus des principes de 1789;
- . la revendication irlandaise est et a toujours été plus ou moins violente et surtout fort radicale, ce qui ne correspond pas à leur propre démarche ou idéologie;
- . ces mouvements irlandais sont dans l'ensemble indifférents à la langue gaélique, voire réputés hostiles à son usage - comme O'Connell - (ceci jusqu'à la fondation de la Gaelic League à la fin du XIX^e siècle), alors que la question de la langue bretonne, emblématique d'une "nationalité bretonne" - cf. "ar brezoneg hag ar feiz zo breur ha c'hoar e Breiz"...- occupe le plus souvent les esprits de ces érudits...

Dans le cas du "celtisme", comme du "bardisme", ce sera plus le Pays de Galles qui attirera la sympathie des Bretons et notamment les lettrés bretonnants, frappés par la vigueur de la culture galloise, pourtant protestante comme l'on sait:

- . liens suivis entre Le Gonidec et la Bible Society dès 1819, pour la traduction de la Bible en breton (Ancien Testament compris), ou articles dans le CAMBRIAN, et venue de Thomas Price en 1829, puis arrivée en 1834 du premier pasteur protestant à Morlaix, suivi d'un courant pastoral lié à l'usage de la langue bretonne pour l'évangélisation, jusqu'au XX^e siècle (avec à l'inverse des tentatives de missions bretonnes au Pays de Galles, surtout fin XIX^e)
- . liens organiques dans deux Congès Celtiques (le premier en 1838 à Abergavenny, le second à Saint-Brieuc en 1865), où la présence irlandaise reste toute symbolique et ne donne pas lieu aux mêmes échanges intellectuels qu'avec les Gallois.

Du côté irlandais, en effet, il semble bien que la Bretagne (dont le nom même a désormais disparu de l'usage administratif français) ne soit guère distinguée de la France "continentale" (aujourd'hui comme hier - cf. Fouéré), sauf bien sûr au niveau culturel et linguistique, puisque telle est la réalité politique qui intéresse les militants de la cause irlandaise dans le contexte géo-stratégique de l'époque. Il semble également que les Irlandais soient alors moins sensible au folklore (du costume ou de la musique...) qui intéresse davantage les Bretons (c'est l'image de la Bretagne ancienne, archaïque et exotique) et les Gallois (folklore bardique autour de l'Eisteddfod...).

De même, concernant ce qu'il est convenu d'appeler les Études Celtiques (au niveau universitaire à présent), assez peu de choses sont à retenir avant les années 1870, selon les études de Ch.J. Guyonvarc'h8), les approches précédentes restant marquées par la "celtomanie" (origine imaginaire des peuples ou "races" celtiques, gauloises y compris) ou par le romantisme, tout aussi peu scientifique. Les étapes en sont: la création de la Revue Celtique (en 1870), avec édition de textes irlandais anciens (bénéficiant des études celtiques en Allemagne, comme la grammaire de Zeuss...), puis le Cours de littérature celtique de D'Arbois de Jubainville (1883-1902 - cf. Synge), ainsi que du cycle mythologique irlandais (1884, etc...), parallèlement aux études de Joseph Loth sur l'ancienne littérature galloise (traduction des Mabinogion en 1889, étude sur la métrique galloise en 1900, 1901, 1902, etc...). Il faudrait y ajouter Renan, figure intellectuelle majeure de la III^e République, au coeur du grand débat sur la question religieuse et l'identité nationale, qui fut un vulgarisateur de ces thèmes celtiques (cf. sa Poésie des races celtiques ou de façon plus anecdotique ses belles pages sur la figure de saint Ronan, autre forme de Renan, dans ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse, 1883, p. 57 - pendant de Matthew Arnold). Ainsi, la matière celtique (et la mythologie irlandaise ancienne en l'occurrence) seront largement popularisées et serviront de contrepoint à une culture classique (grecque, latine), emblématique du nouveau système d'enseignement dit "à la française". A l'inverse, lors de la polémique sur l'enseignement de l'irlandais (en 1899), la Gaelic League recevra des lettres de soutien des celtisants continentaux (Meyer, Pederson, et "Professor Georges Dottin in Rennes, Brittany" (p. 10, & document p. 37 - 1899 -: "Irish has preserved the cases and personal terminations, all grammatical characteristics which English has lost, and a comparison between these two different languages is certainly an excellent exercise...").

LE RÉGIONALISME BRETON ET L'IRLANDE

Le "mouvement breton" (ou *emsav* en breton) apparaît en tant que tel, dans son expression politique tout autant que culturelle désormais, à la fin du XIX^e siècle (U.R.B. 1898), d'abord en réaction à l'intrusion de l'État laïc de la III^e République (sur le plan scolaire, mais aussi religieux bien sûr), dans une société compacte, dominée jusqu'alors par ce qu'on appelle le "bloc agraire" (paysannerie encadrée par l'Église catholique et dirigée par les cadres traditionnels, nobles souvent ou bourgeois conservateurs, liés au clergé, et alliés aux franges supérieures de la paysannerie aisée).

Politiquement conservateur (et opposé à la République laïque et radicale donc), ce régionalisme reste cependant assez divers, puisqu'il sera également le fait de quelques républicains (comme Le Braz), voire de libertaires (comme Masson), etc... Il sera surtout actif sur le plan culturel (bouillonnement de culture dans divers domaines: édition, revues, théâtre, folklore et fêtes...), et c'est dans ce domaine que les relations interceltiques se développeront: des sympathies apparaîtront, et des liens se tisseront dorénavant avec les autres pays celtiques (Galles d'abord, mais bientôt aussi Irlande):

. l'Association Bretonne (1843-1859 - interdite par Napoléon III -) renaissante à la fin du XIX^e siècle s'intéressa à la langue celtique et donc au renouveau gaélique vers 1895, participant à des congrès de la jeune Gaelic League (1898 - p. 7: The second Oireachtas was held in May, 1898, and was attended by delegates from the Welsh Eisteddfod, the Scottish Comunn Gaidhealach and the Breton Association...);

. l'Union Régionaliste Bretonne (1898) aura des relations plus suivies avec l'Irlande : création d'une association - Celtic Association - en 1900; un des personnages notables en est Edmond Fournier d'Albe (issu d'une famille bretonne protestante émigrée en Angleterre, puis en Irlande); mais pour les Irlandais, d'Albe est une personnalité contestée - protestant, et devenu libre penseur, qui plus est ! De même que Lord Castletown (noblesse protestante), qui "représente" l'Irlande aux divers Congrès interceltiques...

Ce "panceltisme", tel qu'on le nomme, reste au niveau du folklore et engendre peu d'actions communes, sauf de type symbolique: lettre des Irlandais à Combes en 1902 (sur la question religieuse et l'interdiction de la prédication en breton - cf. missives de Connolly aux socialistes français de Jaurès sur l'interdit qui frappe le breton avant 1914); quête en 1903 pour les pêcheurs

bretons victimes de la crise de la sardine (à l'origine du 1^o pardon des Filets Bleus de Concarneau parrainé par Botrel...). Quelques échos de la vie culturelle irlandaise, notamment de la renaissance celtique, dans la presse régionaliste abondante de l'époque: création des fêtes irlandaises - Feis Ceoil [feS'kjo:l'] - en 1897, par exemple.

Toutefois, les relations interceltiques privilégient surtout le Pays de Galles, dont la langue est davantage l'objet d'étude, dans le cadre d'un "bardisme" renouvelé: Taldir (futur "archidruide" de Bretagne) et chef de file du régionalisme breton écrit couramment le gallois (poèmes...), de même que F.Vallée, autre personnalité bretonnante (érudit et directeur de Kroaz ar Vretoned). Pourtant Taldir, habitué des Eisteddfodau gallois (1897, 1901, etc...), raconte dans ses mémoires⁹ en breton le Congrès Interceltique de Dublin en 1901 (p. 233) auquel il participe, accompagné de F.Vallée et de quatre autres bardes bretons; il suit les cérémonies et les séances diverses (comme l'intervention du comte Plunkett sur l'état de la langue et l'activité de la Gaelic League créée par Douglas Hyde en 1893¹⁰) - cf. document p. 6 "Objects of the Gaelic League: 1. The preservation of Irish as the National language of Ireland, and the extension of its use as a spoken tongue; 2. The study and publication of existing Irish literature, and the cultivation of a modern literature in Irish..."); après une visite du Gaeltacht (Doneraile), il participe à la création de la revue Celtia.

Un des arguments des bardes (dont le premier d'entre eux à l'époque, Yann Le Fustec) est que le bardisme dans sa dimension interceltique est un des aspects, voire - ce qui est bien plus discutable - l'une des causes de la nouvelle Entente Cordiale entre la France et l'Angleterre (YO 103), les ennemis héréditaires que l'on sait (cf. Saos milliget, & Saozon ruz ! - chez P.J. Hélias...). Il est certain que ces relations nouvelles reposent sur des réseaux de notabilités culturelles et politiques en place, que favorisa le net réchauffement des relations internationales d'État à État, face à l'Allemagne - l'Irlande comme l'Écosse et le Pays de Galles... faisant alors partie intégrante du Royaume Uni - et leur statut ne différant guère finalement de celui de la "ci-devant" Bretagne.

Le même schéma se poursuivra et s'amplifiera dans les relations interceltiques jusqu'en 1914:

. l'intérêt se portera de plus en plus sur le réveil de la langue gaélique, notamment grâce au travail et aux succès de la Gaelic League - cf. déclaration de Douglas Hyde en 1902: The aim of the Gaelic League is to reform all education in Ireland on native lines... Ces campagnes auront un certain écho et elles aboutiront à l'introduction du gaélique comme matière d'entrée à l'Université - mesure votée en 1908... Taldir prendra la Gaelic League pour modèle lorsqu'il créera son association culturelle Kendirvi Breiz-Izel...

. la presse régionaliste se fera dès lors l'écho de ces divers mouvements: création du Fainne [fOnjW] (symbole qu'arborent les irlandophones pour se reconnaître entre eux - dans AR VRO, cf. YO 159 - & cf. in O'Casey); chronique "interceltique" dans divers journaux (comme l'hebdomadaire LE PAYS BRETON)...

. à l'inverse, articles de P. Mocaer dans le journal de P. Pearse, An claidheamh soluis [un klaJav solĕS] / The Sword of Light, hebdo bilingue créé en 1899 par le Gaelic League: "A message from Brittany", publié dans AR BOBL n° 494...

. multiplication des contacts et des voyages (à l'occasion du Congrès Interceltique de 1912 - YO 172); ainsi, A. Le Braz fera une quête chez les Irlandais de Boston (à la manière de Douglas Hyde lors de sa grande tournée américaine de 1905), pour le lancement de la revue trégorroise Arvorig ! C'est dans ce cadre que Synge rencontrera Le Braz, par exemple (cf. "Impressions d'Irlande", CLOCHER BRETON, mars 1914);

. traduction de quelques textes de la mythologie irlandaise en breton: Imram Mael-Duin, Deirdriu pe harlu Mibion Usneh, puis Lai Ossian e douar ar yaouankiz... (le premier traduit par Le Diberder et L.Herrièu, figure du renouveau vannetais, l'autre publié par le maurassien Le Diberder dans la revue BRITTIA en 1913, puis repris en 1933 par J.M. Heneù, Derdriu pe lah mabed Usneh...)

En dehors de ces exemples de contacts culturels, que l'on pourrait multiplier ici, deux personnalités portèrent une attention particulière à la "Jeune Irlande":

. Émile Masson, angliciste et littérateur, nourri de Carlyle et Ruskin, parfois défini par ses biographes comme un "saint anarchiste", et surtout fondateur de la revue bilingue BRUG (1913) aux analyses libertaires qui tranchent avec celles de la mouvance régionaliste. L'Irlande pour Masson, qui prône le respect de la langue du peuple paysan afin de l'arracher au cléricisme justement (la paysannerie étant la classe mythique, comme chez de nombreux anarchistes de l'époque - russes - Kropotkine -, ukrainiens - Makhno -, andalous en Espagne...), c'est bien sûr la Gaelic League, mais aussi le mouvement puissant des trade-unions qui se dessine alors (avec James Connolly et Larkin, notamment), et les luttes des femmes irlandaises (United Irish women)... L'Irlande est donc au premier rang parmi "les nations héroïques" (titre de sa communication au congrès de la F.R.B., Douarnenez c. 1910 - parfois aussi appelées "nations prolétaires"- Choplin 57). Son livre Antée, ou les Bretons et le socialisme (1912) porte d'ailleurs en sous-titre: "Ni hon unan. Dihunet out brema, ma Breiz !" (visiblement inspiré de "sinn féin");

. Louis-Napoléon Le Roux¹¹), qui collabora à BRUG, mais fut aussi le créateur d'un éphémère P.N.B. nationaliste avant 1914, eut des relations plus particulières avec l'Irlande: il s'y réfugia en 1914 (pour éviter la mobilisation, dit-on parfois), y écrit une biographie de Patrick Pearse qui fait autorité, ainsi qu'un ouvrage sur la Ligue Gaélique (1934); il devint ensuite le secrétaire particulier de Ramsay Mac Donald (le futur leader travailliste du Royaume Uni, puis Premier Ministre), et fut tué par un V2 allemand à Londres en 1944... Voici ce qu'en dit J.Y. Guiomar (Émile Masson -Les Bretons et le socialisme, MASPERO, 1972): "militant breton des plus remarquables, et des plus mal connus. Né en 1890, mort en 1944 à Londres dans un bombardement, il allia comme Masson, la passion du relèvement de la Bretagne et l'idéal internationaliste et pacifiste. Sans doute alla-t-il dans le nationalisme breton, entre les deux guerres, plus loin que Masson ne serait allé, en particulier sous l'influence du nationalisme irlandais auquel il consacra plusieurs études". Les articles¹²) de cet aventurier des relations interceltiques sont, en effet, souvent un mélange inattendu de nationalisme breton et d'internationalisme, en passant par la future langue des relations interceltiques, qui plus est !

Au total donc, de la fin du XIX^e siècle à la "grande guerre", et de 1900 à 1914 précisément, deux fait culturels nous semblent marquants: la création de la Gaelic League en Irlande, symbole d'une renaissance celtique plus large, qui conforte un renouveau breton tout à fait net également, mais aux prises avec une République plus inflexible sur le plan linguistique, contre toute attente, que le dit Royaume Uni; puis, le développement de nombreux liens personnels entre quelques animateurs de ces revivals que sont le mouvement breton comme la résurgence gaélique.

Toutefois, l'Irlande joue dans le même temps sur un tout autre terrain, celui des campagnes pour le Home Rule, qui déboucheront sur la révolte sanglante de Pâques 1916 (la "révolution des poètes" - cf. Hyde, Pearse), ainsi que sur l'opposition des unionistes d'Ulster, que l'on pressentait déjà avant-guerre. C'est-à-dire sur une lutte politique de type clairement nationaliste, mais dont le retentissement est déjà international. Alors que les Bretons, à de très rares exceptions près, sont certes des cousins celtisants des Irlandais, mais de paisibles régionalistes légalistes qui ne remettent pas en cause leur "grande patrie" la France (pourvu que l'on n'oublie pas "la petite patrie" qu'est pour eux la Bretagne). La "grande guerre" le prouva amplement. Le débat sur Easter week traverse, en effet, non seulement la grande presse bretonne (une mauvaise presse dans l'OUEST-ÉCLAIR), mais aussi le mouvement breton (Choplin 26: Vallée / Moal). Certains mettront leur espoir dans le gallois Lloyd George, bientôt Premier Ministre, la solution à la question irlandaise passant pour eux par la solidarité interceltique (FV)! D'aucuns croient voir l'ombre de la Prusse derrière la revendication indépendantiste du Sinn Fein ("ar sinn fein en deus labouret evit Roue ar Brus" KROAZ AR VRETONED - Moal - 1916), contre une Angleterre alliée de la France, dont tous ou presque se réclament, puisqu'ils sont prêts à mourir pour elle et que bon nombre d'entre eux le feront.

LE NATIONALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

La fin de la première guerre mondiale marque l'échec de l'espoir de ces régionalistes (comme le poète J.P. Calloc'h) d'une prise en compte de leur spécificité bretonne dans le nouveau cadre européen. Non que cette mouvance disparaîtra, mais elle sera désormais doublée d'un nouveau mouvement d'idée et d'action d'essence autonomiste, puis nationaliste, et l'Irlande sera pour ces derniers l'exemple à suivre.

Chez les régionalistes, comme ceux qui continuent d'animer les grandes revues catholiques (ex. FEIZ HA BREIZ, DIHUNAMB...), l'Irlande reste une référence importante, à double titre: d'abord par les efforts de l'État indépendant pour promouvoir la langue gaélique menacée, symbole de la nationalité retrouvée (et dont on ne sait pas encore alors qu'ils seront largement vains car mal engagés); mais surtout peut-être parce que l'Irlande est pour eux une grande nation catholique, où l'Église reste toute puissante, notamment dans le domaine de l'éducation, d'autant plus que la minorité catholique du Nord est en butte au protestantisme unioniste (on pourrait y trouver d'assez nombreuses références en feuilletant les rares collections) - les autres "nations" catholiques qui ont leur sympathie étant la "malheureuse" Pologne, ou bientôt le Pays basque espagnol, ce qui les poussera contre toute logique, et sauf rares exceptions ecclésiastiques, à ne pas soutenir la cause de la contre-révolution franquiste). L'Irlande, "l'île des saints", est considérée "soeur de la Bretagne par la foi catholique" (Choplin 13 - cf. article publié par le Bleun-Brug 1932: "heñvel ouz Breiz dre he feiz katolik"). Et FEIZ HA BREIZ fait un parallèle entre les prêtres irlandais "martyrs" et les prêtres chouans persécutés, par exemple. Ou Mgr Duparc (évêque de Quimper et Léon) donne O'Connell comme exemple de résistance au gouvernement (français, 1926 - Choplin 24).

Les autonomistes, tels qu'ils se définissent eux-mêmes (BREIZ ATAO, créé en 1919), feront quant à eux une véritable fixation sur le modèle irlandais, ce rêve du Sinn Fein d'une Irlande autonome, grâce à l'action d'une minorité agissante, et la "mythique du sacrifice" (Choplin 79) comme ce fut le cas chez les leaders de l'insurrection de 1916. Rêve "fou", devenu réalité, donc modèle pour ces Bretons, d'une nation celtique indépendante. Leur slogan (English difficulty is Irish opportunity) inspirera de même toute la politique autonomiste de l'entre-deux-guerres, comme de la guerre (& nom de leur organe de presse: L'HEURE BRETONNE), et les auteurs d'attentats de Gwenn-ha-du après 1932 seront appelés des "Sinn Feiners" bretons (Choplin 74). D'autant que séparatistes bretons (Lainé) comme activistes irlandais (F. Moysse) reluqueront vers la nouvelle Allemagne. Telle est l'analyse du meilleur historien de ce mouvement, Déniau (13), comme la conclusion qui ressort de l'examen de la presse ou de la production écrite de toute cette période. En effet, en dehors des principes idéologiques tout à fait élémentaires, qui sont d'un mimétisme total, répétons-le, de nombreux autres éléments corroborent ce rapprochement entre Irlande au présent et Bretagne en devenir. Les plus modérés des autonomistes (le P.N.B. delaportien) prendront pour exemple la politique de "neutralité" du président de l'État Libre De Valera (Choplin 90), d'autant que sa personnalité répond bien au culte du chef d'alors, et que sa politique ("nation, famille, travail" - Choplin 91) est proche de celle de Vichy comme des Bretons auto-proclamés "na ruz na gwenn"...

Dans le domaine littéraire, l'Irlande est également très présente, à la fois par le recours à la mythologie des grands cycles irlandais et la traduction d'oeuvres de la nouvelle littérature anglo-irlandaise qui avait marqué la renaissance gaélique du début du siècle.

La revue GWALARN qu'a fondée Roparz Hemon en 1925 est l'exact pendant littéraire du journal autonomiste BREIZ ATAO comme le proclamait déjà haut et fort un "premier et dernier manifeste en langue française": "Il n'est pas de renaissance nationale sans renaissance linguistique. L'exemple de toutes les nationalités le montre". Et l'Irlande gaélique sera là aussi au centre de cette vraie défense et illustration de la langue bretonne comme de la culture celtique. Roparz Hemon, angliciste, entreprendra la traduction de plusieurs oeuvres majeures de la mythologie irlandaise, à partir des versions anglaises de O'Duffy (mais aussi de Dottin): Oidhe Chloinne Tuireann [oJW XlonjW turan] (Tonkadur Bugale Tuireann, GWALARN 1926), Tonkadur Bugale Usnac'h (1927), Táin Bó Cùalnge [tonj bo kuli] (Skrapadeg saout Cualnge, 1928...), et de nombreux autres textes

mythologique, ainsi que plusieurs traductions de tragédies d'auteurs anciens ou classiques, d'ailleurs. De même, son collaborateur Abeozen adaptera en breton littéraire les anciens textes gallois du Mabinogion, ainsi que le texte arthurien Peredur, et quelques autres... La poésie de Roparz Hemon sera également très influencée par la mythologie irlandaise ancienne, notamment par les héros mythiques comme Cuchulainn (ou Cù Chulainn), Emer, Aife... On doit y voir, pour une large part, l'influence de Yeats, me semble-t-il, dans ses efforts qui séduisaient le jeune poète breton, de créer une littérature "nationale", sur le mode épique et héroïque ("Cuchulainoid", dit Synge), pendant et contrepoint d'une culture gréco-latine qui restait pour eux celle de la littérature classique de leur enseignement. Ce recours à l'Irlande celtique, davantage qu'à la tradition galloise moins ancienne, s'explique aussi par leur choix d'une culture et d'une littérature élitaires (cf. manifeste: "le sort de notre littérature, auquel est lié celui de notre langue, et par suite, celui de notre nationalité, est entre les mains de l'élite"...). D'autant que la littérature bretonnante traditionnelle était quant à elle, au contraire, d'essence populaire, voire même paysanne, et essentiellement orale, recueillie patiemment comme elle le fut à partir de la fin du XVIII^e, et surtout au XIX^e (La Villemarqué, Luzel, Le Braz...), et qu'on n'en avait pas encore analysé les sources ni mesuré la valeur intrinsèque.

Un autre aspect de l'appel de l'Irlande est la traduction des oeuvres marquantes de la renaissance littéraire du début du XX^e siècle. Ainsi furent traduites en breton diverses oeuvres de Synge (*Riders to the sea* > *War varc'h d'ar Mor*, 1926; *In the shadow of the Glen* > *An Draonienn hep Heol*, 1938), Yeats (*Kathleen Ni Houlihan* > *Katell merc'h Houlihan*, 1953, *Lady Gregory* (*Roue ar bed a-bez, ar Vrud a red, ar Reder-bro, etc...*), parmi les plus connues.

Enfin, les thèmes irlandais seront à l'origine de plusieurs autres oeuvres originales: nouvelle de F. Rosec-Meavenn située pendant la guerre civile, dont Y. Allégret fit un film (*Ar follez yaouank*), poèmes héroïques de R. Hemon, nous l'avons dit ("*Lazhadenn unmab Aife*", "*Gwarizi vras Emer*" mettant en scène la légende de "*Kouc'houlin*"...), mais aussi de façon frappante une longue pièce de théâtre radiophonique (diffusée le 22 avril 1944 par Radio-Rennes, *Roperzh Emmett*), qui dresse un parallèle entre la "trahison" de Robert Emmet envers les Anglais et l'attitude des Bretons autonomistes "collaborant" avec les nouveaux pouvoirs (Vichy et Allemagne), sans trop de vergogne, dans le seul but de défendre leur langue et leur nationalité sous l'Occupation.

Notons encore la tentative de fusion des traditions bretonnes et irlandaise, dans un art "britto-celtique" (Choplin 50, d'après Delouche - art de la spirale chez X. de Langlais, peintre et autre écrivain de la même mouvance...).

Ce second mouvement breton est lui-même loin d'être monolithique; diverses tendances ou scissions le traversent, qui eurent telle ou telle approche de l'Irlande:

- . pour les progressistes du journal WAR-ZAO, un centre d'intérêt fut Saore Eire - mouvement dont le slogan était "la terre aux paysans" (Dénial 136, Choplin 111 - ? -)
- . pour un extrémiste comme Mordrel, chef de file des "nordistes" bientôt pro-nazis de sa revue théorique STUR, le "panceltisme" est une antidote à la civilisation française "toute imprégnée de latinité" (Dénial 71)
- . pour les activistes de Gwenn ha du qui commirent des attentats symboliques à partir de 1932, l'Irlande sera non seulement la référence, mais la terre promise: on pense que L.N. Le Roux fut lié à certains des auteurs d'attentats, et C. Lainé (créateur plus tard, en 1943, de la milice Lainé ou Bezen Perrot) y trouvera refuge jusqu'à sa mort (Choplin 88: Lainé, dès 1937, "deux bases, Irl. & Prusse").

Ainsi, tant dans le domaine de la politique nationaliste ou de ses avatars que sont les attentats dits séparatistes, que dans celui de la littérature et de la culture au sens plus large, l'Irlande est donc devenue désormais le phare de la celtitude, davantage qu'un bien placide Pays de Galles où seule la vivacité de la langue et de la littérature séduit encore vraiment les Bretons.

Un bon exemple de cet "appel de l'Irlande" nous est donné par un poème de Maodez Glanndour, *Lun Fask14*), qui écrit en 1960, contient pourtant tout cette idéologie en toile de fond, bien que ces thèmes n'apparaissent ici que sous une forme toute symbolique : Pâques, c'est pour les

catholiques la résurrection après la mort, et le lundi de Pâques (1916) c'est bien sûr le sacrifice de quelques-uns, élite qui s'est choisie - et même auto-désignée - pour la réalisation d'un idéal impossible, sinon la rédemption d'une communauté (cf. document - Choplin fin - "Lun Fask 1916, il y a 19 ans, les Irlandais ont sauvé leur pays en versant leur sang pour lui" BREIZ ATAO 12 /5 / 1935 - en 1ère page). Le thème de la rage et même de la révolte pure, brillamment développé tout au long d'un poème basé sur les assonances et l'allitération, concerne donc moins ces sentiments censés universels, comme on pourrait s'y attendre chez un fin poète qu'a traduit Armand Robin, que la problématique du sacrifice des patriotes irlandais de 1916 et l'écho qu'il éveille toujours cinquante ans après dans une "âme bretonne" imprégnée de philosophie chrétienne (janséniste).

DEPUIS LA DERNIÈRE GUERRE

Notons, d'emblée, que c'est par un clin d'oeil aux relations interceltiques et à l'antique Irlande gaélique en particulier que renaît la presse bretonnante après-guerre, avec TIR NA N-ÓG (= Terre de la Jeunesse), devenu bientôt AL LIAMM, dont on a fêté le 50^e anniversaire en 1995. Dès le début 1945, en effet, alors que tous les ports bretons ne sont pas encore libérés, apparaît cette jeune revue, dirigée par des étudiants et de jeunes intellectuels bretonnants (comme Ronan Huon, toujours à la tête des éditions AL LIAMM - "le lien", du nom d'une autre revue, bilingue, créée par des Bretons de Paris pour promouvoir ces liens et relations interceltiques justement, tels qu'ils avaient été développés avant-guerre). D'où des articles en gallois mais aussi parfois en gaélique, dans les premiers numéros, avant que la revue issue d'une triple fusion ne devienne uniquement bretonnante. Cependant, bien après que le titre commun (AL LIAMM - TIR NA N-ÓG) ne fut abandonné, à partir de 1948, ses responsables restèrent très attentifs à l'évolution de la conjoncture culturelle et politique dans les pays celtiques, toujours supposés offrir un modèle aux Bretons, alors mal aimés du jacobinisme français. Ainsi en 1967, la revue éditera un important numéro spécial de plus de 100 pages en langue bretonne, "Eire - Iwerzhon" consacré entièrement à l'histoire et la littérature irlandaises.

A cette même époque, R. Hemon dont nous avons parlé s'était exilé volontairement en Irlande, après un procès sur son activité essentiellement culturelle durant les années d'Occupation, sans qu'il y soit condamné autrement que de façon symbolique. Mais, désormais, la présence physique du "premier des bretonnants" (ou du moins du chef de file des défenseurs de la cause de la langue bretonne) à Dublin symbolisera pour beaucoup, dans le camp nationaliste, cette fraternité interceltique. Ainsi, au hasard, peut-on relever l'influence de Roparz Hemon de cet exil sur la paysanne du Vieux-Marché, Añjela Duval, qui l'a soulignée dans une strophe au moins (du poème "E-tal an tan", 1963):

"Met un deiz (tra vurzhudus !)
Nijet eus Iwerzhon..."

Concernant cet exil paradoxal, puisque Roparz Hemon ne revint jamais en Bretagne de son vivant, malgré son souhait de la faire, contentons-nous de citer le témoignage d'Alan Heussaff (autre proscrit de cet après-guerre, devenu citoyen de la République, parlant lui couramment le gaélique): "en dehors de son entourage de l'Institute(for Advanced Studies) et d'un cercle d'amis de ce côté de la ville (de Dublin), je ne crois pas qu'il ait fréquenté personne de ce pays... (et) il n'en avait paa appris la langue..."

Toujours concernant le cadre irlandais, les événements du début du siècle (révolte de 1916, puis guerre civile) vont trouver un écho chez d'autres auteurs, comme Jarl Priel, dramaturge expérimenté, avec une pièce de théâtre (Erin Go Bragh - pièce d'ailleurs dédiée à Oscar Mac Uilis, AL LIAMM n° 70, 1958 - qui présenta R.Hemon à De Valera), sur le thème du mouchard dans la lutte contre l'occupant anglais, comme dans l'oeuvre de Liam O'Flaherty qui inspira le film de John Ford, mais qui ne laisse pas également de rappeler certaines scènes des pièces de Sean O'Casey (et un des protagonistes de la pièce s'appelle précisément Casey!), d'autant que Tremel (alias Priel) n'avait pas été sans connaître l'oeuvre alors qu'il avait été secrétaire de Dullin, et proche de Jovet dans le Tout-Paris théâtral de l'entre les deux-guerres, où l'on jouait le répertoire anglo-irlandais.

Noter encore que la plupart des autres pièces de Jarl Priel laissent supposer l'influence de ce théâtre de Synge, Yeats, Lady Gregory, comme de O'Casey... dont certains avaient bien dû influencer un autre dramaturge bretonnant important de la première moitié du siècle, Tanguy Malmanche. Et c'est également le cas de P.J. Hélias, le plus connu des hommes de théâtre breton de l'après-guerre, qui le confesse dans son *Quêteur de mémoire* (PLON, 1990). Plus loin, à propos d'une critique de Jean-Jacques Gautier "qui faisait à l'époque la loi boulevardière", P.J. Hélias s'amuse de "l'appellation dérisoire et curieuse d'Homère bas-breton" qu'il lui avait été alors accolée, et poursuit: "Difficile de comprendre que je pouvais être en même temps le défenseur de Samuel Beckett et de quelques autres qui en avaient bien besoin, même à Paris. A vrai dire, j'étais plus viscéralement porté sur Synge et O'Casey" (p. 335).

L'essentiel de la production bretonnante consacrée aux thèmes de l'Irlande et des Irlandais s'écarte toutefois la plupart du temps de l'histoire tragique du début du siècle, comme plus encore de la mythologie ou de la littérature plus ancienne, pour s'intéresser à ce pays tel qu'il est et aux Irlandais tels qu'ils vivent. C'est le début d'une vogue qui ne s'est pas démentie depuis: le voyage culturel en Irlande. Souvent récits de voyages, ou de séjours assez brefs (tel celui de J. Kler, AL LIAMM n° 84, 85, 86: "Va Zroiad en Iwerzhon", après "un Diviz gant un Iwerzhonat" n° 76), ils reprennent un genre très prisé des Bretons (Chateaubriand, Renan, Le Clerc..., cf. A. Le Braz) et annoncent des oeuvres plus ambitieuses comme le *Journal d'Irlande* d'Hervé Jaouen ou l'oeuvre en breton de F. Péru... Autre exemple de voyage littéraire, celui que Y. Olier a publié récemment sous forme d'un volume de son monumental journal d'après-guerre: *Dulenn 1947 - Deizlevr ur miz* (IMBOURC'H n° 234, 5/1). Ce livre, consacré à la participation d'un autre jeune intellectuel bretonnant lettré (nationaliste et "catholique toujours" d'ailleurs) au premier Congrès Celtique d'après-guerre, rend bien l'atmosphère d'une époque où ces militants de rien ou presque, en Bretagne même, étaient reçus officiellement en Irlande, pour ce qu'ils représentaient "théoriquement", par De Valera en personne, et y cotoyaient la soeur de "P. Mac Piarais" (Patrick Pearse, proclamateur de la 1^o République), ou le fils de l'écrivain Dan Breen (auteur de *My fight for Irish freedom*), et bien d'autres personnalités éminentes. Youenn Olier, qui avait appris (à lire) le gaélique auprès de l'écrivain F. Rosec-Meavenn, a également publié diverses traductions de l'irlandais et diverses critiques d'oeuvres historiques ou littéraires publiées dans cette langue (dans la revue AL LIAMM le plus souvent).

L. Andouard est, dans cette génération née au début du siècle et disparue il y a une décennie environ, la figure la plus marquante de cette communauté culturelle entre Bretons et Irlandais, d'abord par son intérêt constant pour la langue du Gaeltacht qui lui avait valu leur sobriquet de *Far na sean vean* (l'homme aux vieilles femmes - d'où son pseudonyme "Farnachavan"), puis par sa fréquentation de l'île. Il a consacré des dizaines d'articles à ce pays, à ses traditions, à sa littérature, sans oublier de nombreuses traductions du gaélique (liste dans AL LIAMM n° 232 & 233). Ainsi, pouvons-nous mentionner son étude d'un terroir ("*Ur vroig eus Iwerzhon: Korca-Givne*", gAL LIAMM n° 127), ou encore une étude sur la littérature gaélique de 1900 à 1916 (AL LIAMM n° 197), sans oublier son dictionnaire breton-gaélique, publié après sa mort dans une version augmentée par notre ami Eámon O' Ciosán (HOR YEZH, 1987), Irlandais bretonnant quant à lui.

Parmi les autres membres de cette "galerie bretonne" qui ont traité de la matière irlandaise, il est bien naturel de trouver d'autres Bretons exilés (ou "réfugiés" - une trentaine en tout, selon Choplin 100), devenus citoyens de la République d'Irlande (cf. Y. Goulet, artiste officiel). Et d'abord Raymond Delaporte, qui fut le chef du P.N.B. durant la dernière guerre, puis longtemps installé à Cork où il enseignait à l'Université. Ainsi a-t-il publié une étude intéressante sur "*J.M. Synge & Breizh*" (AL LIAMM n° 198), que nous reprendrons à propos de Synge. Tel est aussi le cas d'Alan Heussaff, déjà cité: installé et marié en Irlande, c'est un de ceux qui ont le plus écrit sur le sujet, de nombreux articles journalistiques ou militants, ainsi que quelques textes littéraires ayant pour cadre l'Irlande contemporaine, ou une narration d'un retour en Bretagne incognito en 1971, sous le titre "*Donemat d'an estrañjourien*" (AL LIAMM n° 149).

Un texte illustre, à lui seul si l'on veut, ce genre de chroniques, basées sur une tranche de vie

écartelée entre Bretagne et Irlande, et qui nous rappelle le "commentaire d'évocation" des productions audiovisuelles: "Enor ha bri" (AL LIAMM n° 248-249 & 250), signé F. Kervendal, où elle évoque de façon saisissante l'Irlande vue de Bretagne, et qui plus est du balcon de la "vieille maison" bretonnante, la figure quasi mythifiée de Roparz Hemon, peu de temps avant sa mort.

Avec ces auteurs, peu ou prou de la même génération, marquée par le nationalisme breton d'inspiration irlandaise de la première moitié du siècle, ce "réveil" minoritaire dans tous les sens du mot, au milieu d'un peuple breton qui ne désirait alors que l'acculturation promise par la langue française, clé d'une promotion sociale fort attendue et bien nécessaire, s'exprime un rapport privilégié mais ambigu avec l'Irlande, puisque l'exemple irlandais aura bien des émules, jusque dans ses formes extrêmes, ce qui aboutira à creuser le fossé entre la masse des Bretons et ce mouvement breton, jusqu'à ce que celui-ci, assumant alors assez stoïquement ses choix, trouve éventuellement réconfort, voire refuge, dans la verte Erin. Ce mimétisme irlandais, existentiel autant que politique, plus que culturel ou littéraire en fin de compte (et qui attendait tout alors d'un "État libre" en matière linguistique, par exemple), ne se retrouvera guère dans la génération suivante qui portera, dans l'ensemble, un regard plus neutre, voire plus critique ou même désabusé, sur la "nation soeur" que reste l'Irlande. On pourrait citer l'exemple de poèmes ou de textes en langue bretonne, comme d'autres textes bilingues, tels les poèmes de P. Keineg (Irlande du Sud, Irlande du Nord, P.J. OSWALD, 1973 - ex. "Be fast, Belfast").

Un événement, plus que d'autres, suscitera de multiples poèmes : la mort de Bobby Sands. Ces textes (cf. déjà Keineg p. 98 "Long Kesh") appartiennent à des registres divers, chez des auteurs comme P.M. Mevel (BRUD NEVEZ n° 44-45), Añjela Duval (AL LIAMM n° 210), J.E. Mouton (SKRID n° 27), et plusieurs autres. Mais tous marquent l'émotion immense créée par la mort tragique du jeune prisonnier, au terme d'une longue grève de la faim, qui rappelle celle d'après 1916, également fatale à Mac Swiney, le maire de Cork...

Cette veine irlandaise en breton, dont l'analyse est loin d'être exhaustive, puisqu'elle ne peut être ici que schématique et allusive, correspond donc à des contacts individuels plus nombreux, mais aussi à des "coups de coeur" (comme chez H. Jaouen - "la seule terre habitable d'Europe occidentale" AR MEN n° 39) ou à l'expression d'un sentiment de solidarité devant des événements tragiques, non plus tant mythifiés comme avant la guerre, mais désormais de plus en plus médiatisés, même si la présence de l'Irlande, notamment de l'Irlande du Nord, dans la presse d'ici - même militante (AL LANV, BREMAÑ...) n'est rien à côté de ce qui existe oute-Manche, mais avec des accents inverses !

Cette nouvelle "question irlandaise" revient donc comme un leitmotiv dans les revues bretonnantes, et bretonnes en général, depuis les années 70 surtout. C'est qu'elle est au centre des préoccupations de nombreuses personnes ou de militants du mouvement breton pour qui cette question, nationale autant que religieuse ou sociale, estiment-ils, est l'illustration extrême, et extrêmement dramatique, mais parfaitement emblématique, du problème général des minorités nationales en Europe occidentale, voire des minorités tout court. Avant que le semblant de règlement actuel ne change les données, bien entendu, dans le cadre d'un regain du nationalisme sanglant dans les Balkans ou l'ex-U.R.S.S.

A. Heussaff est un de ceux qui ont le plus manié la plume au service de cette cause, dans diverses revues (AL LIAMM, mais aussi CARN - organe de la Celtic League, dont le premier numéro est daté de 1973), mais aussi le mensuel BREMAÑ etc... P. Denez, très actif auser puis à la tête du Congrès Celtique, a également abordé la question irlandaise à diverses reprises dans ses divers aspects historiques et politiques, tant dans AL LIAMM que AR VRO, AL LANV etc... Deux exemples significatifs: le compte-rendu de Borstal Boy de Brendan Behan (AL LIAMM n° 77 & n° 92), et une récente appréciation de la "leçon irlandaise" ("Kentel Iwerzhon", AL LANV n° 57). P. Peneg, récemment disparu, a traité parfois des aspects électoraux, mais aussi commenté des oeuvres de Brendan Behan et Sean O'Casey (AL LIAMM n° 107).

Le personnage de Connolly, socialiste internationaliste qui participa au soulèvement de 1916 et fut fusillé (assis), a fait l'objet de plusieurs articles et études (Y. Olier, E. gKervilio...) et de

quelques traductions (comme de Erin's Hope, de 1897). D'autres figures historiques apparaissent plus ou moins régulièrement: Pdraig Mac Piarais (P.Pearse), Roger Casement, O Donovan Rosa, etc...

Pour être complet, notons que diverses publications, passées ou présentes se signalent par la régularité de leurs rubriques sur les sujets irlandais, quels qu'ils soient: A.B.K. (dirigée par R. Hemon dans les années soixante et soixante-dix), aujourd'hui BREMAÑ, AL LANV, IMBOURC'H...

Plus récemment sont apparus quelques patronymes gaéliques dans les lettres bretonnes, qui représentent donc le courant inverse d'Irlandais ayant appris la langue bretonne: Roisin O Cuil, Tadhg O Droichead, Diarmuid Johnson...

De même en français, les Bretons sont parmi les meilleurs observateurs et commentateurs de la "question irlandaise" (Rivoallan, Guiffan, etc...), & R 2 !

Un des aspects qui retiennent le plus l'attention des bretonnants est, bien évidemment, la question de la langue gaélique (ses positions, ses productions, et ses problèmes), véritable miroir pour la langue bretonne, et plus souvent d'ailleurs l'anticipation d'une mauvaise fiction, tant il est vrai que le sort du breton, pour peu enviable qu'il soit, semble bien préférable à celui de l'irlandais (du moins dans sa variante spontanée parlée des Gaeltachtaí), après bientôt un siècle de bilinguisme officiel de l'État !

L'aspect proprement linguistique a été abordé en breton, dans une perspective historique, par A. Even dans son ouvrage de référence (Istor ar yezhoù keltiek, HOR YEZH), et il avait également publié un manuel d'irlandais en langue bretonne (Skol vihan an iwerzhoneg). R. Hemon a également consacré divers articles à la langue irlandaise (cf. sa bibliographie complète). De même, L. Andouard a souvent abordé la question linguistique (ex. "Ar c'hil meur", traduction de "An Culu Mór", AL LIAMM n° 143, etc...). L'écrivain Youenn Olier a également traité des problèmes linguistiques dans divers articles, ainsi que J. Abasq (BRUD NEVEZ n° 80). Une synthèse intéressante, parfois vieillie certes, ou même dépassée sur certains points, mais bel exemple d'approche globale de l'Irlande en breton, reste le numéro spécial d'AL LIAMM (n° 120, 1967).

En dehors de ces diverses contributions, souvent militantes, c'est tout de même la traduction des oeuvres, à partir du gaélique comme de l'anglais, qui assure le passage d'une culture à l'autre et affirme cette forte présence de la matière d'Irlande en breton, et donc par la même occasion en Bretagne.

Il existe une tradition déjà ancienne, nous l'avons vu, qui date des années 20, de traductions en breton du cycle mythologique irlandais ancien, mais surtout du théâtre anglo-irlandais. Ainsi Synge, déjà traduit par Drezen, sera repris par la troupe de Rémi Derrien (War varc'h etrezeg ar mor, BRUD NEVEZ, puis Lapous-den Penn-ar-bed, BRUD NEVEZ 1977, adapté du Playboy of the western world, objet de divers articles à l'occasion de ces représentations). Une autre troupe (de Plouguin) a joué récemment Puñs ar sent (tiré de The Well of the Saints). De même, Yeats sera traduit (deux versions de Kathleen Ni Houlihan, dont une récente en 1994). Ainsi que des pièces de Lady Gregory, déjà adaptée avant-guerre par Y.V. Perrot (cf. Al loar o sevel traduit par Ronan Huon dans un des premiers numéros de la revue AL LIAMM...). Rémi Derrien a également traduit et joué une traduction de Brendan Behan, An Ostaj (BRUD NEVEZ n° 34-35, The Hostage, d'abord écrit en gaélique - An Giall [Jiaul]). Enfin, la troupe du Pays Pagan, animée par Goulc'han Kervella, vient récemment de jouer une traduction de The Plough and the Stars : An Arar hag ar Stered.

La poésie a moins attiré les traducteurs. Il faut toutefois noter qu'il s'agit là souvent en l'occurrence de poésie traduite directement du gaélique, à la différence du théâtre qui était traduit plus généralement de l'anglais. J'ai donné quelques références dans mon article¹⁶. N'oublions pas l'important recueil de traductions de Eámon O' Ciosáin (& Y.F.Kemener SKRID n° 33). A noter également l'adaptation en breton de quelques traductions anglaises de l'irlandais ancien (par J. Abasq), et quelques autres textes.

La fiction, et singulièrement la short story, genre très prisé des Irlandais (en gaélique tout

comme en anglo-irlandais), ont également inspiré bien des bretonnants: traductions de Liam O'Flaherty (du gaélique et de l'anglais) comme de F. O'Connor, mais aussi de G. Moore, ou de Joyce... Notons le texte *An hini marv* (AL LIAMM n°106), adapté en breton du beau texte de Joyce "The dead" (qui clot son recueil *Dubliners*) par J. Abasq, ainsi qu'un article sur l'adaptation cinématographique de John Huston ("Tud Dulenn", AL LIAMM n° 247)...

Où arrêter cette prospection ? Sommes-nous toujours dans le sujet, ou débordons-nous si nous y ajoutons les traductions (qu'on faites J.C. Miossec, entre autres) de Oscar Wilde (*Danevellou*, recueil chez BRUD NEVEZ, 1994), ou si nous y adjoignons les nombreuses références au gaélique d'Écosse dans l'oeuvre romanesque de M. Madeg (sans parler de traductions et de récits de voyages) ?

Dans le domaine musical, l'influence irlandaise sera également notable (mais c'est surtout sur le modèle du bagpipe écossais que se créent le bagad breton vers 1950).

La matière commune ne fait donc pas défaut, et elle demanderait même à être prospectée plus systématiquement que dans le cadre de ce cours, forcément schématique et bref, ou de mon précédent article, forcément sommaire. Car matière à comparaison il y a, assurément, sur la circularité de certains thèmes et de quelques genres entre Irlande et Bretagne, voire dans l'autre sens. A suivre...

Nous terminerons ce bref panorama par quelques exemples d'approches comparatives plus précises ou plus concrètes, que nous aurions peut-être même pu prendre pour sujet.

Le dernier roman de Yann Gerven, qui passe pour le meilleur prosateur bretonnant d'aujourd'hui (de fiction), *Bouklet ha minellet*, s'inspire très librement de *Ulysses* de Joyce, non seulement pour le jeu sur la langue (comme il me l'a confirmé lui-même), mais aussi par certaines scènes en forme de clins d'oeil comme celle au début du 2° chapitre (p. 23) qui me rappelle celle de Buck Mulligan tenant son bol à raser...

Le théâtre bretonnant de l'après-guerre n'est pas sans faire écho à la tradition anglo-irlandaise, qui est même sans doute sa référence centrale, par le mélange original du réalisme (ibsenien et autres) et du merveilleux (symbolique ou poétique), héritage de Synge (ainsi que d'O'Casey dans une moindre mesure). C'était le cas chez Jarl Priel, comme peut-être chez Tanguy Malmanche avant-guerre, et il serait intéressant d'analyser de ce point de vue les différentes oeuvres dramatiques de P.J. Hélias, qui connurent un réel succès dans les années cinquante et soixante. Ainsi *La femme de paille* (produite par la C.D.O. en 1965, puis reprise dans une adaptation bretonne, télévisée en 1994, *Katrina Lenn-zu*) me semble être très inspirée par Synge, et on pourrait en dire autant du *Grand Valet* (en breton, *Mével ar Gosker*), également joué par la C.D.O. et télévisé il y a une dizaine d'années, drames du monde paysan qui ne seraient sans cela que "paysanneries" (comme disait Juvet des pièces de son secrétaire Jarl Priel, aux dires mêmes de celui-ci), tant il est vrai que le rural et le paysan sont les grands absents de la littérature française, sauf à être des rustres ou de simples bouffons (cf. l'analyse de P.J. Hélias dans *Le Quêteur de mémoire*, p. 162...).

Enfin, dernier exemple, par delà la création théâtrale et la production écrite, la télévision nous offre un autre exemple de cette présence de l'Irlande dans l'imaginaire breton contemporain. Il s'agit de l'adaptation télévisée qu'a réalisé Mikeal Treger (1989 - téléfilm de 40 minutes), à partir d'une longue nouvelle en breton de R. Hémon, écrite en 1933, "*Al laer avel*". Dans le téléfilm, l'Irlande a pris la place initiale qu'occupait l'Angleterre (Liverpool) avec le thème du double et de la double existence du héros - ou de l'anti-héros: l'alter ego du professeur brestois (ici devenu rennais) est, en effet, un musicien traditionnel irlandais (fiddle), et le téléfilm n'est pas avare en allusions à la tradition celtique comme en clins d'oeil à la mythologie irlandaise (ex. le *samhain* - "période close" en dehors du temps, à la charnière de l'ancienne et de la nouvelle année et "le moment unique où les humains peuvent communiquer avec les gens du sid..." - *Guyonvarc'h* 411, cf. *gouel an anaon* en breton et croyance en Bretagne jusqu'au début du siècle). Traduction en images d'un infratexte, gommant d'ailleurs la dimension homosexuelle de l'histoire, d'autant qu'il s'agit d'un hommage à l'auteur qui s'exila en Irlande, comme l'on sait, et ceci à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, alors que l'on sait par ailleurs qu'il nourrit toute sa vie des passions homosexuelles plus ou

moins avouées à Dublin (thème d'une double existence) ? Ou trahison du texte original, par ce recours à un fatras symbolique dont notre époque semble souvent encombrée ? Toujours est-il que l'Irlande, les Irlandais, et l'irlandais à l'occasion, sont bien le point de passage entre un message écrit il y a un demi-siècle et sa traduction audiovisuelle aujourd'hui. Étrange prémonition que celle de l'auteur qui réalisera plus ou moins à Dublin ce troc d'existence qu'il avait esquissé dans sa nouvelle, mais pour d'autres raisons il est vrai. Belle méditation, en tous cas, que celle du réalisateur, à partir de ce télescope irlandais qui oscille entre une fiction somme toute classique sur ce thème (d'ailleurs quasi-shakespearienne) de l'existence rêvée tout autant que réelle... et imagerie nourrie de notre vision de l'Irlande, proche et exotique à la fois.

Il faudrait, en effet, examiner en détail les nombreux autres liens qui se sont tissés entre Bretons et Irlandais, en dehors du domaine littéraire qui nous a intéressé ici : fêtes interceltiques, dont celle de Lorient est la plus connue; échanges musicaux, avec l'exemple de Stivell dont les rapports avec l'Irlande sont nombreux; voyages dans les deux sens, notamment avec le développement des lignes directes (Roscoff...); jumelages qui se sont multipliés depuis une dizaine d'années, de même qu'avec le Pays de Galles, avec l'utilisation symbolique du bilinguisme dans les trois communautés; achat et consommation de produits irlandais en Bretagne etc... Sans doute faudrait-il aussi mentionner la dimension européenne, l'Europe étant pour les Irlandais un contrepoids bienvenu par rapport à la Grande-Bretagne (cf. le règlement du conflit nord-irlandais, dans ce cadre), comme elle représente un contre-pouvoir pour les Bretons (cf. leur vote en faveur de l'Union européenne à 60%...). Sans compter les rapports entre Bretons exilés et Irlandais (cf. les mémoires de maîtrise de Lionel Henry et Cédric Choplin), notamment sur le terrain du "terrorisme", à une époque (années soixante...) "où le FLB se prenait pour l'IRA" (O.F. à propos de l'ouvrage de Roger Faligot)17)

Et puis, ce passage par l'Irlande, ce rite de passage pourrait-on dire à la manière des banshees (< ban + sidh) et autres korriganes apparentées - qui puisent à la même source mythologique des Celtes, devenu simple folklore - avec nos détours par ses langues et sa littérature tant gaélique qu'anglo-irlandaise, c'est pour une sensibilité bretonne, et qui plus est bretonnante, souvent frustrée par la culture française classique, avec son côté cartésien, voire carrément jacobin..., et souvent par trop exclusif, une ouverture sur l'extérieur, sur une altérité certaine, voire un certain exotisme; c'est aussi fort heureusement, avec des auteurs comme Joyce, comme Synge, comme Yeats ou encore comme O'Casey... un passeport assuré pour une forme, et peut-être mieux encore, une forme autre de l'universel.

- 1) dans mon dictionnaire...; (langues celtiques)
- 2) Ch. J. Guyonvarc'h, Les druides, Rennes, 1978 (rééditions OUEST-FRANCE)
- 3) Bernard Merdrignac, Les Vies de saints bretons durant le haut Moyen-Age, OUEST-FRANCE Université, 1993 (qui donne le chiffre de 800 saints bretons / 700 d'après B. Tanguy !)
- 4) Histoire de la Bretagne et des pays celtiques, tome 1, SKOL VREIZH, 1983
- 5) Y.B. Piriou, "la gwerz du 'Siège de Guingamp' et la duchesse Anne dans la tradition orale", 1491, la Bretagne terre d'Europe, C.R.B.C., 1992
- 6) actes du colloque "Bretagne et Irlande" de Rennes, 1993
- 7) Youenn Olier, Istor an emsav (kentañ), 3 tomes, Rennes (cf. tome 1, p. 39)
- 8) Ch. J. Guyonvarc'h, Textes mythologiques irlandais 1, OGAM-CELTICUM, Rennes, 1980
- 9) Taldir-Jaffrennou, Eñvorennoù, (réédition) HOR YEZH, 1985
- 10) Pádraig O Fearáil, The story of CONRADH NA GAELIGE, Dublin, 1975
- 11) article de Eámon O' Ciosán dans un des premiers numéros de la revue DALC'HOMP SOÑJ, (n° 22 & 23), & F. Broudig, Al liberterien hag ar brezoneg, BRUD NEVEZ, 1983
- 12) cf. La langue des relations interceltiques, 1930
- 13) Alain Déniel, le mouvement breton, MASPÉRO, 1976 (p.71)
- 14) traduction de Y.B. Piriou, Défense de cracher par terre et de parler breton, P.J. OSWALD, 19..

15) AL LIAMM n° 190, p. 339

16) F. Favereau, "Irlande, Irlandais, et irlandais (gaélique) dans les lettres bretonnes depuis la dernière guerre", recueil L'IRLANDE ET SES LANGUES, 199., p. 11

17) Roger Faligot, La harpe et l'hermine, 1994,

& Cédric Choplin, "L'influence irlandaise sur le mouvement breton (des origines à 1950)", maîtrise Rennes 2, 1995.